

tiers monde :

DES BIBLIOTHÈQUES, POUR QUOI FAIRE ?



par Rosario de Horowitz

Qu'entendons-nous par bibliothécaire aux pieds nus ? Quand on dit bibliothécaire aux pieds nus, il nous vient à l'esprit d'abord, il me semble, l'idée d'une profession très ancienne qui est restée pendant des siècles un métier stable, mais qui affronte aujourd'hui plus de défis qu'il ne l'avait fait tout au long de son histoire. En effet, ce n'est un secret pour personne que la bibliothèque en tant qu'institution a fait montre au cours des dernières décennies d'une confusion et d'une hésitation étonnantes face aux exigences de notre époque ! Les demandes d'une société à la fois plus complexe et pluraliste ; l'accroissement exponentiel de la connaissance ; le développement accéléré de la technologie et surtout le défi lancé par la naissance de la nouvelle science de l'information.

Le terme bibliothécaire aux pieds nus prétend certainement exprimer un renouvellement de la fonction sociale de la bibliothèque par rapport aux besoins des populations moins favorisées, celles qu'aux Etats-Unis on dénomine les « minorités » mais qui dans le Tiers-Monde constituent les secteurs urbains et ruraux marginalisés ; ces « populations du silence » dont parle Paolo Freire qui couvrent une grande partie du globe et transcendent les frontières nationales et culturelles.

Parler de bibliothécaires aux pieds nus, c'est donc, en principe, parler du bibliothécaire du Tiers-Monde et c'est exprimer d'une façon quelque peu schématique une conception nouvelle de la fonction bibliothécaire face aux demandes et aux problèmes du sous-développement.

Ce n'est ni le moment, ni la place de s'étendre ici sur le concept de développement. D'ailleurs il est évident que le domaine du développement, dans son ensemble, a été et est encore considérablement désorganisé du point de vue théorique autant que pratique.

Il suffira donc de signaler que le développement est un processus continu marqué par des zones conflictuelles à l'échelon national, régional et international, entre ceux qui en ont bénéficié et ceux qui sont restés à l'écart. Dans les années 60, développement était synonyme de croissance économique et de progrès. Pour un bon nombre de pays il s'agissait de télescoper en deux décades ce que les pays industrialisés d'Occident avaient réalisé en plus d'un siècle. N'étant pas aptes à déterminer ce qui convient à leurs besoins et à

leurs propre réalité, ces pays acceptent (ou sont exposés à accepter) les valeurs et les perceptions sur lesquelles sont basés les modèles étrangers et particulièrement les technologies qu'ils importent. Les perceptions ont maintenant changé ; les pays du Tiers-Monde cherchent actuellement une stratégie du développement qui soit adapté à leur culture et à leur éthique. Dans cette nouvelle stratégie l'enseignement occupe une place centrale. En effet, les pays en développement voient dans l'enseignement la clé du progrès et de la justice sociale et se sont lancés dans des efforts et des dépenses considérables pour étendre leurs systèmes scolaires.

Toutefois une étude critique des différentes situations éducatives dans les pays du Tiers-Monde démontre que leurs efforts dans ce domaine n'ont pas atteint les résultats souhaités. Le taux des redoublements de classes, des abandons et de l'illettrisme demeure élevé et, dans de nombreux cas, il a augmenté. Les systèmes scolaires nationaux se sont montrés un moyen inadéquat et ruineux pour combler les écarts sociaux qui ne cessent de grandir.

Comment se situe le bibliothécaire du Tiers-Monde face à ces questions et quels moyens a-t-il pour y répondre ?

Il n'est pas préparé à fonctionner dans le contexte social dont il fait partie mais plutôt, à servir une petite minorité de la population, l'élite de sa société.

Cela vient de ce que la formation qu'il a reçue dérive d'une tradition bibliothéconomique étrangère propagée consciemment ou non par les bibliothécaires des pays développés et par les écrits spécialisés dont une grande partie suit la tradition anglo-saxonne.

Cependant les problèmes qu'affronte la bibliothéconomie diffèrent quant à leur nature et leur solution selon qu'il s'agit des Etats-Unis ou du Venezuela, par exemple. Ils sont différents l'un de l'autre et la similitude superficielle de grattes-ciel et de pollution à Los Angeles et Caracas ne peut le cacher. Pour l'exprimer d'une façon brutale et simpliste, les analphabètes ou fonctionnellement analphabètes n'ont pas recours aux bibliothèques et en Amérique Latine nous avons une population adulte de plus de 159 millions, dont 45 millions sont analphabètes.

Pour le bibliothécaire du Tiers-Monde, le problème

dans les années 80 reste ce qu'il était en 1880 : l'alphabétisation de base. Sans lecteurs, à quoi servent les bibliothèques ?

En ce début des années 80, les politiciens et les planificateurs des pays en développement sont confrontés à une crise et à un défi. La crise, c'est l'échec de l'enseignement officiel. Si l'on considère le manque de ressources, l'explosion démographique et la qualité médiocre des résultats obtenus, le système scolaire est trop coûteux et inefficace. Le défi, c'est la révolution de l'information. La communication et l'information ont pris de façon évidente une importance capitale. Les implications politiques sont frappantes, les implications économiques, culturelles et sociales aussi. Il est nécessaire d'enseigner aux populations marginalisées de nouveaux savoirs et de les réinsérer socialement. Elles ont besoin d'être guidées, informées, pour pouvoir participer au processus du développement.

Les planificateurs et les politiciens qui s'engagent sur la voie difficile des choix à opérer, reçoivent des avis contradictoires sur les méthodes pédagogiques propres à servir les objectifs du développement.

En raison de l'échec du système scolaire, l'éducation extra-scolaire n'est plus une alternative possible et attirante, elle est devenue une nécessité et même une nécessité immédiate. Une question demeure néanmoins : enseignement non-officiel avec ou sans alphabétisation ? L'alphabétisation est-elle un facteur de promotion du développement ?

Les partisans d'une formation non officielle sans alphabétisation mettent en avant l'échec partiel des campagnes d'alphabétisation et soutiennent que les adultes n'ont pas un besoin urgent, dans leur milieu de vie, des connaissances alphabétiques et qu'on peut leur enseigner les savoirs qui leur sont nécessaires grâce aux médias audio-visuels. C'est le développement, prétendent-ils, qui est à mettre en premier plan. Et le développement suscitera par la suite le besoin d'alphabétisation.

Certains effets négatifs et certaines utilisations abusives de la lecture sont mis en avant par ceux qui veulent galoper vers le développement sur le dos du coursier média. Cela va de McLuhan, prétendant que l'alphabétisation a entraîné « un mode de pensée » linéaire en science et en mathématiques, un développement linéaire de la musique, un égocentrisme, une fragmen-

tation de la société humaine et un chauvinisme généralisé... ainsi qu'indifférence, organisation hiérarchique et bureaucratiation », jusqu'à ceux qui affirment que l'alphabétisation a servi à mystifier, à créer et renforcer les dépendances, en donnant à l'analphabète l'impression que les livres sont l'unique vecteur de la culture, et en lui apprenant à dévaluer à ses propres yeux son discours personnel.

Les partisans de l'alphabétisation, en revanche, soutiennent que celle-ci d'une part, et la formation non scolaire sans alphabétisation d'autre part ne sont pas seulement deux approches instrumentales différentes en vue de promouvoir le développement, elles constituent un choix entre deux épistémologies : entre deux méthodes de formation des individualités et des relations structurelles. Et ils concluent : l'alphabétisation est une composante dynamique du développement.

Les chercheurs qui étudient les rapports entre culture et modes d'acquisition des connaissances se sont particulièrement intéressés aux effets cognitifs que l'alphabétisation a sur les individus. On estime que les modes de perception et de pensée des nouveaux alphabétisés changent si radicalement qu'on peut parler d'une nouvelle « technologie de l'intellect ». Les caractéristiques résultant de l'alphabétisation sont l'individualisme, l'objectivité, l'aptitude à avoir des opinions personnelles, à l'analyse logique et à la pensée abstraite indépendante, ainsi qu'au sens de l'histoire et de l'universalisme.

Les effets culturels de l'alphabétisation au niveau individuel découlent du pouvoir qu'ils donnent à l'individu de devenir un acteur de la culture. La lecture implique le décodage des signifiants véhiculés par le code linguistique ; et l'écriture implique la codification par chacun, de ses propres signifiants dans ce code linguistique.

Cette expérience de codage et de décodage est transposée au monde existentiel dans lequel vit l'individu. Il apprend à décoder les réalités sociales et politiques structurées par d'autres. De même l'individu alphabétisé est capable de coder les réalités qu'il a expérimentées. Ce qui peut conduire à une éventuelle émergence de la culture du silence.

Les études accumulées soulignent les effets significatifs de l'alphabétisation sur le développement économique. On a découvert, par exemple, que l'alphabétisation

augmente la productivité des personnes nouvellement alphabétisées, en même temps que la productivité de ceux qui travaillent avec elles. Il n'est donc pas étonnant, comme il a été souligné, que la carte mondiale de l'illettrisme corresponde généralement à la carte de la pauvreté dans le monde.

Un grand nombre de déclarations ont été faites également en ce qui concerne les effets et les conséquences politiques de l'alphabétisation sur l'individu et sur la société. On a souligné que même si l'alphabétisation ne conduit pas nécessairement à une participation accrue à la vie des institutions politiques, il est presque impossible à des illettrés de participer à la vie politique dès qu'elle dépasse le niveau local.

L'alphabétisation peut également avoir des effets démographiques significatifs. D'après une analyse récente entreprise pour la Banque Mondiale, les degrés d'alphabétisation expliqueraient les variations dans l'espérance de vie entre différents pays, beaucoup plus que les variations dans l'absorption de calories et la consommation de protéines, la disposition d'une eau potable, le nombre de médecins ou le chiffre du produit national brut.

Il se peut que l'alphabétisation n'engendre pas par elle-même une société juste, mais elle est importante pour la mise en place et le soutien d'institutions égalitaires et participatives. D'autre part l'illettrisme est un danger pour le principe de l'égalité entre les hommes. Non seulement il viole le droit de l'individu à l'enseignement mais il est, au surplus, un des obstacles majeurs à la jouissance effective d'autres droits humains. Comme l'a dit un ancien directeur de l'Unesco, René Maheu, à Téhéran (Iran) en 1968 : « Pour essayer de comprendre, afin d'essayer de choisir et de déterminer ce dont on a besoin, il est d'abord nécessaire de savoir lire. A une époque où les hommes dépendent de plus en plus de la médiation des signes, ne pas savoir lire c'est être isolé dans le monde ».

On a également justifié l'alphabétisation au nom de principes humanitaires et idéologiques. La seule différence, nous dit-on, entre l'homme et l'animal, c'est que l'homme a la faculté d'utiliser des symboles ce que l'animal ne peut faire. C'est le langage qui distingue l'homme de l'animal. Si l'utilisation orale du langage

est l'unique caractéristique de l'homme, l'aptitude à utiliser le langage écrit devrait être une extension naturelle du processus d'humanisation. L'alphabétisme doit nous rendre pleinement humain.

Il y a enfin l'argument de la « honte des nations ». Alphabétisation, alphabétisation universelle, doit être un outil indispensable pour le nouvel ordre international que recherche aujourd'hui la communauté mondiale. Cet ordre nouveau ne peut être bâti dans une humanité divisée en deux espèces, l'une alphabétisée, l'autre illettrée.

Planifier le développement c'est faire l'histoire ; nous ne pouvons vraiment pas attendre que l'histoire vienne à notre secours en créant, dans un avenir indéterminé, une demande en alphabétisation du corps social.

Attendre que les individus participant à nos programmes expriment des demandes une fois qu'ils auront compris et intériorisé leurs besoins en alphabétisation, c'est méconnaître la dynamique du changement planifié, et enlever toute valeur au rôle du développement. Bien que les bibliothécaires se soient consacrés pendant des siècles à procurer à leurs lecteurs les « meilleurs » livres, ils se sont traditionnellement fait une idée préconçue sur ce qu'est le « meilleur » livre dans toutes les circonstances. La profession a accordé très peu d'attention au processus psychologique de la connaissance et aux différentes théories mises en avant quant à sa nature. Seuls les bibliothécaires pour enfants ont compris l'importance de l'effet qu'a la lecture sur l'individu. Néanmoins leur intérêt et leur préoccupation ont été écartés par la profession, comme étant une approche pédagogique qui dépasse le rôle de la bibliothèque.

Un bibliothécaire américain a souligné que l'acceptation sans critique de la doctrine de Bacon aux termes de laquelle la lecture fait d'un homme un être complet, a encouragé les bibliothécaires à favoriser la lecture comme étant implicitement désirable, et à imaginer un stéréotype de lecteur. Cette attitude entraîne une pensée confuse sur le rôle de l'écrit dans la société. Lorsque les bibliothécaires ne conçoivent pas clairement le rôle de l'écrit dans leur culture, ils ne peuvent évidemment avoir une idée claire des buts de la bibliothèque. Le bibliothécaire dont les pays en développement ont besoin, le bibliothécaire aux pieds nus, ne peut se permettre d'être confus sur ce sujet. •